

La forêt : quelles fonctions symboliques et imaginaires dans l'histoire ?

Dans notre représentation de la forêt, les symboles et les éléments nourrissant notre imaginaire sont nombreux. D'où viennent-ils ? Un retour aux racines de nos sociétés est éclairant pour les comprendre.

La forêt, espace convoité mais interdit, et terre de mission

À l'époque féodale, les forêts étaient très claires : fort peu d'arbres grands et vieux, et beaucoup de brandes et de landes, pâturées ou défrichées pour toujours ou pour quelque temps. A proximité des habitations, les forêts accueillait les troupeaux, venus brouter ou glander, et les hommes, venus prendre du bois, des baies, de la litière et du rouettage (récolte de petites tiges ou gaules). Parcourir leur étendue pour obtenir son "ordinaire" supposait d'en avoir le droit, c'est-à-dire de figurer sur la liste des usagers et d'acquitter la taxe de l'année. Devant ces contraintes, les paysans rêvaient d'une forêt sombre, où les arbres seraient des géants, où chacun serait libre d'aller, fût-ce à ses risques et périls. Leur représentation correspondait aux réserves de gros bois ou de chasse, excentrées, limitées par des fossés, et soumises à l'autorité seigneuriale. Dans l'imaginaire des contemporains, celui qui la défiait en franchissant la frontière symbolique reviendrait transformé, comme s'il avait puisé une force nouvelle ou trouvé un talisman lui accordant puissance et richesse. L'idée était de le mettre au service de la famille, des compagnons ou des disciples.

Cette expérience initiatique remonte à l'époque où l'Eglise entreprit d'évangéliser les populations forestières dont les contacts avec la ville ou le bourg, sièges de l'évêché ou de la paroisse, étaient limités ; elles formaient un monde à part, travaillant le bois et le feu, et imprégné de traditions celtiques. Ces artisans étaient présentés comme des sauvages que tout opposait aux citadins, plus ou moins romanisés, plus ou moins civilisés, chrétiens en tout cas. Aussi, à partir du IV^e siècle, les missionnaires combattirent le paganisme dans les contrées boisées, territoires quasiment inexplorés. Voyageurs sans bagage, ils acceptèrent cette existence ascétique pour trois raisons : obéir aux desseins divins comme la feuille, aux vents et aux eaux ; prier du lever au coucher du soleil pour sauver les âmes perdues ; montrer la voie du Salut en méprisant le quotidien, l'entretien de leur personne et de leur logement.

La forêt des origines

Le terme forêt, *foris* en latin, c'est-à-dire "extérieur", fait de la forêt "primaire" (avant l'impact de l'homme), un endroit "étranger" aux hommes et qui donc leur fait peur. La forêt est considérée par le droit romain comme un "bien sans maître" (*res nullius*). Pénétrée progressivement par une population croissante, d'abord les pasteurs et leurs troupeaux, puis les bûcherons pour les besoins des riverains, elle devient aussi refuge pour ceux qui souhaitent se mettre à l'abri des lois. Les forêts deviennent ainsi complémentaires des champs et pâtures qui leur sont soustraits, et procurent aussi fruits et gibiers, ce qui incite les puissants de l'époque féodale, clercs ou laïcs à y faire régner leur ordre. On parle également à l'époque de "forêts d'eau, de pêche ou de poissons". Après les *res nullius* du droit gallo-romain, forêt, chasse et pêche deviennent le champ d'action des forestiers, et ceci jusqu'au XX^e.

La forêt, désert pour les ermites puis pour les communautés monastiques

L'érémisme poussa à l'extrême ces comportements. Ce modèle de conduite fut introduit par saint Antoine, paysan cossu de la vallée du Nil qui distribua sa fortune aux pauvres avant de partir dans les sables égyptiens (+ 270). Premier « Père du Désert », il le quitta quand la parole christique l'appela : il répandrait le message de la rédemption dans tout le Proche-Orient. Un à deux siècles plus tard, l'Occident découvrit cet engagement : le refus du monde et la mission dans le monde. Deux personnages l'illustrèrent : saint Martin, l'apôtre des massifs gaulois, et saint Colomban, le fondateur des abbayes de Luxeuil (Haute-Saône) et de Bobbio (Emilie, Italie). Ainsi, saint Paterne et saint Scubilion quittèrent l'abbaye d'Ansignon (Saint-Jouin-de-Marnes, Deux-Sèvres) pour rechercher un îlot perdu, mais un fidèle les aborda afin qu'ils éclairent les païens installés dans la forêt de Scissy (Saint-Pair-sur-Mer, Manche). L'idée que le saint ou tout autre religieux apporte la Lumière dans la forêt est commune à tous ces récits.

Comme le site de l'ermitage participait à la mortification de la chair, les hagiographes exagérèrent son caractère inhospitalier : les forêts qui retenaient les solitaires ressemblaient à leurs peuples. Cela n'en rendait que plus admirables le dévouement et la dévotion de ces missionnaires comme en témoigne la « loge » de saint Evroul, mélange de branches et de terres en forêt d'Ouche (Orne), « si misérable qu'elle ressemblait à la hutte d'un berger », ou la « niche » de saint Wandrille, perchée sur une fourche d'arbre d'après le vitrail d'Arnières-sur-Iton (Eure). Assurément, l'ermitage était un athlète de la foi, que sa vocation fut contemplative ou éducatrice selon l'âge ou la saison. L'habitat était donc forcément précaire. Parfois, le solitaire utilisait un oratoire pour dormir à même le sol, par exemple dans la chapelle Saint-Maur, au cœur de la forêt de Brotonne (Seine-Maritime). Dans certains cas, l'abri était moins effectif qu'imagé, ce que montre le moine Milon, qui célébrait la messe sur le tronc d'un arbre (VIIIe s.) ou le moine Hardouin, qui enseignait les novices assis sous un arbre (IXe s.).



Figure 1. *Saint Arbogast ermite retiré en forêt de Haguenau au pied d'un gros chêne. Il devint évêque de Strasbourg à la fin du VIe siècle.*

Ainsi, les forêts gallo-romaines furent des « déserts peuplés d'anachorètes », tel saint Basile dans celle de la Montagne de Reims (Marne), saint Gobain dans celle du Soissonais (Aisne) ou saint Norbert dans celle du Laonais (idem). Les forêts médiévales le furent également. Les ermitages évoluèrent peu entre la phase d'essaimage (IVe-VIIIe s.) et celle du réinvestissement (XVIe-XVIIe s.), quand l'Eglise catholique affronta la réforme protestante. La lutte fut âpre dans les confins lorrains, écartelés entre la puissance ducale, papiste, et les principautés allemandes, luthériennes. Les forêts étaient vides, tout comme les hameaux voisins, effondrement démographique qui tenait aux guerres et aux pestes. Aussi les ermitages retrouvèrent-ils des locataires, mystiques passionnés qui espéraient, par leur sacrifice, arrêter l'épidémie « hérétique ». Le mouvement déborda de ces marges de l'Est. C'est pourquoi la fin du XVIe siècle vit un anachorète réoccuper La Roche-à-Ermite, un troglodyte de la forêt des Andelys (Val Saint-Martin, Eure).



Bien entendu, cette rupture était trop absolue pour séduire nombre de fidèles, mais leurs exemples, largement diffusés par les autorités épiscopales, frappèrent les esprits. Les Chroniques de Fontenelle, une abbaye de Seine-Maritime, insistaient déjà sur la « solitude » des évangélisateurs, mot qui en disait plus sur leur isolement en terre païenne que sur l'absence de compagnons : la distinction entre « anachorèse » – vivre et prier esseulé – et « cénobitisme » – vivre et prier ensemble – attendit saint Benoît de Nursie, le fondateur des Bénédictins (VI^e s.), et saint Robert de Molesmes, le fondateur des Cisterciens (XI^e s.), qui appliqua strictement la règle de saint Benoît : bâtir couvents et prieurés en milieu boisé, « inculte » économiquement et spirituellement. Cela impliquait de réunir des pères et des frères. Cette communauté religieuse tirerait ses revenus du défrichage pour l'agriculture, de la gestion de la forêt, de la création des forges et en donnant des terres à bail. Ce système attira des familles dans l'espoir d'une nouvelle chance. En fonction de leur nombre, la clairière progressa avec, en son centre, les bâtiments conventuels.

La forêt, source d'inspiration pour les contes

Ces données inspirèrent les contes, littérature qui, au XVI^e et au XVII^e siècle, n'étaient pas destinés aux enfants, mais aux parents. L'engouement qu'ils suscitaient reposait sur l'image d'une forêt soustraite aux valeurs de la société et aux contraintes du travail : l'immersion verte permettrait d'y échapper. En renonçant aux richesses acquises, source de pauvreté morale, l'initié découvrait l'essentiel jusque-là caché. Dieu offrait les splendeurs du monde à ceux qui trouvaient la foi, c'est-à-dire à ceux qui croyaient en Lui et en sa Clémence. Cette transmutation des réalités explique que, dans les contes, la vie en forêt soit exempte de gêne. À chaque repas, le menu époustoufle par son abondance et par son raffinement, la nappe couverte de mets et de vins par des mains invisibles. Il n'y a aucun geste usuel comme allumer le four, chercher les vivres ou cuire la viande sinon pour plaire aux animaux qui instruisent le héros, un jeune enfant ou une jeune fille : la pureté des individus conditionne toute initiation.

En franchissant la lisière, limite métaphorique, le héros repousse les rôles sociaux, les honneurs et les privilèges qui vont avec. Il garde au cœur l'amour de ses parents, de son père notamment. Il marche donc en forêt non par haine de sa maison, mais pour en ôter le "mal", terme polysémique s'il en est. Il reste donc un bon petit. Il est clair que la voûte des arbres transforme le comportement des êtres plus que l'âme des individus. Cet espace, le héros doit le traverser et en revenir sans l'aide des repères familiaux. Cela l'oblige à ne plus considérer les apparences, mais à développer l'intuition, le jugement : au bout du chemin, dans la clarté de ses pensées, il connaîtra la vérité sur lui-même, même au prix de remords et de regrets. On laisse toujours quelque chose de soi dans les aventures interdites. Ce peut être aussi un signe matériel du passage, destiné à obtenir une guérison ou un héritier, un retour ou une lettre du disparu, etc.

Cette pratique de l'offrande au pied d'un arbre continue. C'est souvent un sujet court et vieux, aux branches basses et fortes, silhouette aisément identifiable qui révèle une localisation périphérique et un élagage important, même si la progression du peuplement forestier a effacé l'ancienne lisière ou l'ancienne clairière. En général, il existe une chapelle dédiée à un saint guérisseur à l'emplacement de l'oratoire et une fontaine possédant des vertus médicinales à l'emplacement de la source sacrée. Ainsi, l'arbre qui ombrageait l'écu complète le duo ermite-fontaine. C'est le cas de l'arbre du Bas-Brézier (Saint-Michel-des-Andaines, Orne), arbre à vœux depuis des lustres. Il serait à l'origine de superstitions sans l'installation d'une statuette : Notre-Dame-du-Chêne. Les apparences sont sauvées : le culte ne concerne pas ce chêne, mais la Vierge. Elle attire encore les pèlerins venus solliciter saint Ortaire et sainte Radegonde : ils font le détour pour planter des « croisettes » (des brins liés en croix) dans les replis de son écorce. Conjuraison du malheur ? Rappel d'une invocation ? Persistance en tout cas du culte des saints en forêt, les seuls qui protégeaient de ses dangers : les fauves et les brigands, les bêtes diaboliques et les êtres surnaturels.

La forêt : quelle place aujourd'hui dans l'imaginaire ?

Ainsi, par le biais de lointaines réminiscences, de l'éducation catholique et de la découverte forestière au travers des contes d'antan, adaptés à la jeunesse au début du XIXe siècle, les enfants aiment courir dans les bois : ils font semblant d'être cachés et les parents font semblant de les avoir perdus. Chacun y trouve son bonheur. Marcher sur une grume qui roule, grimper sur une branche qui flanche, c'est affronter un équilibre précaire, une ascension dangereuse. L'enfant défie ses camarades. Qu'ils fassent de même ! Qu'ils aillent plus loin ! plus haut ! Tout cela fait partie des interdits qui fascinent. À l'âge où le risque est nié, la forêt offre un terrain d'expérience, un espace de transgression. L'enfant teste sa résistance à l'effort, à la douleur ; il teste aussi son aptitude à inventer, à diriger ; il teste enfin son habileté à deviner, à comprendre. Les adultes retrouvent, eux, l'envie de leurs jeunes années : dépasser ses limites, que ce soit par la longueur du trajet, les difficultés de la promenade ou l'exercice des sports extrêmes. Evidemment, dans ces moments, personne ne songe au propriétaire de la forêt et pas davantage à l'exploitation de celle-ci. En fait, l'un et l'autre troubleraient la jouissance d'un territoire chargé de symboles et d'histoires.

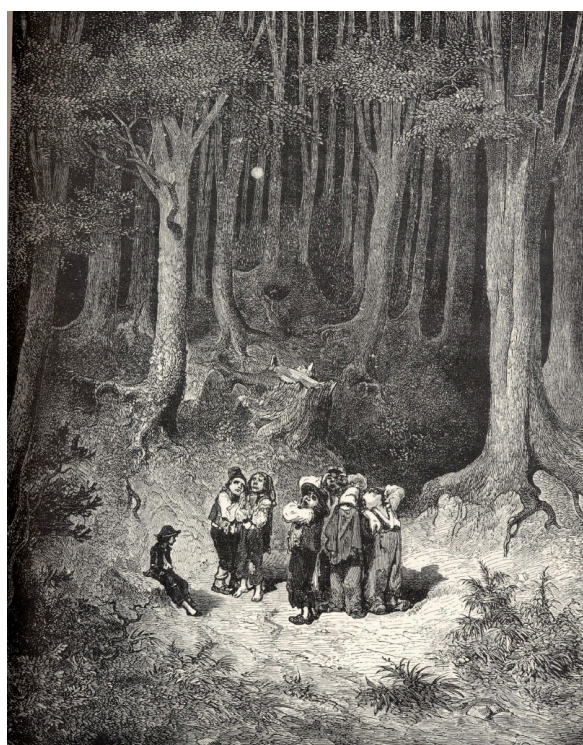


Figure 3. *Le Petit Poucet* (d'après Ch. Perrault 1697) par Gustave Doré 1862

Ce qu'il faut retenir

- À l'époque féodale, les forêts, propriétés des seigneurs, étaient le symbole d'une richesse fantasmée
- Les espaces forestiers, « déserts » et contrées sauvages à évangéliser, ont accueilli les ermites et les communautés monastiques
- Les forêts, lieux mythiques, ont inspiré des contes pour adultes puis pour enfants, de nature païenne ou chrétienne
- Notre imaginaire reste marqué par une « empreinte forestière » héritée du passé